

MILLE
ET UNE
FILMS

DOSSIER DE PRESSE

VINGT ANS SANS FERME



ANAFILMS

Tébésud



Tébéo



Grand Est

Strasbourg.eu

PROCIREP

ANGO A

RÉSUMÉ

C'était il y a vingt ans, mais là-bas rien n'a bougé ; la maison, le hangar, la salle de traite sont restés en suspens...

La nature a pourtant repris ses droits, fissurant les murs, figeant les souvenirs. Cette terre était la mienne, et elle me manque toujours, viscéralement.

SÉLECTIONS

Festival du Film de Lama, Festival Filmer le travail,
Festival du cinéma de Douarnenez, Festival A Travers Champs
Mois du doc Bretagne 2023
Images en bibliothèques 2023



INTENTIONS

Moi, paysan

Avant d'être réalisateur, j'étais paysan. En 2001, j'ai fait faillite et j'ai dû quitter *Scaout*, la ferme sur laquelle je vivais depuis dix-sept ans. Malgré une reconversion heureuse, ce paradis perdu me hante encore aujourd'hui. Au fil de mes films, j'explore la paysannerie en tournant ma caméra vers les autres.

Toi, personnage

En 2018, tu m'as demandé de travailler avec toi sur un projet de documentaire abordant la spécificité des faillites paysannes. Dès nos premiers échanges, tu m'as raconté ton histoire, celle d'un lieu fantôme et d'un deuil qui résiste. En écoutant ton propre récit, je me disais que jamais tu ne trouverais dans celui des autres l'émotion et la force que j'y percevais.

Nous, le film

Ensemble, nous avons décidé de raconter ton histoire, l'histoire d'un homme qui cherche inlassablement une joie perdue. Nous voulions aborder la paysannerie sous un angle inédit, celui du temps d'après l'échec, celui du manque de la terre et des bêtes, des cycles du monde et du compagnonnage.

Alors que tu avais jusqu'ici travaillé dans une approche plutôt sociologique dans l'idée de trouver des personnages, nous avons parlé d'images, de la lumière de *Scaout* et des sons du passé. Raconter ta propre histoire, c'est offrir au spectateur quelque chose de ce monde paysan dont tu es pétri, mais d'une manière plus intime que dans tes autres films. Cette identité profonde a resurgi au fil du travail, justement parce que tu as été en mesure de l'accueillir dans ta démarche de cinéaste. On qualifie souvent le lien du paysan à la terre de physique, intime, charnel, c'est aussi une manière de décrire un certain type de cinéma documentaire ; nous avons choisi celui-là pour raconter ta paysannerie.

Vingt ans sans ferme est la mise en scène d'un corps à corps, celui d'un homme et d'une ferme. Comme toi, *Scaout* semblait attendre depuis vingt ans que quelque chose s'achève enfin. Les archives sonores et visuelles s'entremêlent aux images d'aujourd'hui et les temps se confondent, celui du bonheur passé, celui de la chute et celui du retour. En revisitant le bâtiment, en arpentant les terres, tu puises ce qui te manquait pour te tourner vers les autres, tes parents, tes enfants, et puis pour quitter *Scaout*, cette fois-ci pour de bon.

Au-delà de cet itinéraire singulier, *Vingt ans sans ferme* est un film sur la singulière beauté du métier de paysan, et sur ce commun qui nous dépasse : le lien à la terre qui résiste, indéfectiblement.

Jean-Jacques Rault et Céline Dréan

ENTRETIEN

Vingt ans sans ferme est un film écrit et réalisé à deux. Quand l'idée et le désir de film ont-ils émergé ?

Jean-Jacques Rault : L'idée du film me hante depuis plusieurs années. Mon projet initial portait sur l'histoire de paysans en difficulté, sur cette période où le paysan doit quitter sa ferme, sur les six derniers mois. Je voulais raconter cette déchirure, cet arrachement à la terre. Voulant travailler avec Céline pour un accompagnement à l'écriture, je lui ai parlé de mon projet en lui racontant mon histoire personnelle. C'est à ce moment-là que l'évidence est apparue : pour raconter ce que je voulais, il fallait que je passe par ce récit intime. Assez étonnamment, c'est en basculant dans l'intime que cette histoire s'élargissait et touchait plus largement que le monde paysan. L'histoire de ce film pouvait alors devenir un récit que je pouvais partager et construire avec Céline.

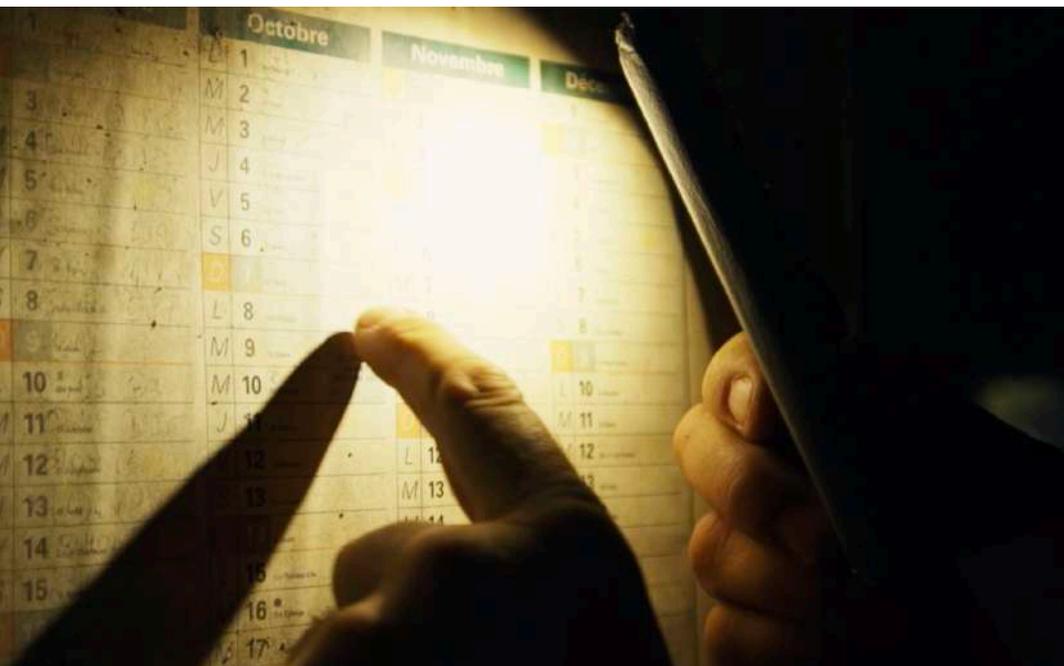
Céline Dréan : À côté de mes propres films, il m'arrive régulièrement d'accompagner l'étape de l'écriture sur les oeuvres d'autres auteurs et autrices. Quand Jean-Jacques m'a raconté son projet, il a commencé par m'expliquer les situations qu'il souhaitait aborder, ces fameux six derniers mois d'une ferme en difficulté. Puis, alors que je lui demandais la genèse de son idée, il m'a parlé de Scaout. Bien sûr, je savais qu'il avait été paysan, mais je ne connaissais pas précisément les différentes étapes de son parcours. Plus il faisait le récit de cette histoire, plus je le voyais animé d'une autre émotion, plus profonde, plus habitée que lorsqu'il exposait son sujet de manière générale. Il semblait alors évident que le film qu'il souhaitait faire était là, à Scaout.



Comment s'est déroulée la co-réalisation ?

Céline Dréan : Nous avons commencé à travailler à l'écriture du film, et quelques semaines plus tard, Jean-Jacques m'a proposé de le co-réaliser avec lui. C'est une situation très singulière lorsque l'un des deux est le protagoniste, mais je n'ai pas réfléchi très longtemps avant d'accepter car nos échanges et la manière dont le projet s'élaborait était extrêmement simples et fluides. Dans le travail entre nous, les choses coulaient de source. En amont du tournage, nous avons discuté du dispositif qui s'est avéré assez simple. C'est un film avec des séquences longues, posées et pour lesquelles nous installons une situation pour faire émerger la parole ou le souvenir. Nous prenions un long temps de préparation ensemble, avec Jean-Jacques, Guillaume Kozakiewicz le chef opérateur (et Nedjma Berder en fin de tournage) et Edgar Imbault l'ingénieur du son, pour mettre en place l'espace, l'image et le son. Puis, lorsque nous étions prêts, Jean-Jacques « quittait » son rôle de réalisateur pour « devenir le personnage », se laisser aller à l'expérience que lui offrait la scène, seul ou avec d'autres.

À ce moment, il me confiait les rênes de la réalisation, jusqu'à ce que la caméra s'éteigne. Pour certaines scènes, notamment les entretiens entre lui et moi, c'était mon domaine réservé, et je ne lui disais jamais de quoi nous allions parler, pour garder la spontanéité de sa parole, les hésitations, les silences ou les heurts que pouvait provoquer une question. Pour le montage, avec Agnès Bruckert, nous étions dans une grande osmose, et ces mois de travail se sont déroulés dans un équilibre presque suspect, mais qui ne s'est finalement jamais démenti !



Le film entrelace trois générations : celle de vos parents, la vôtre et celle de vos enfants.

Jean-Jacques Rault : A l'origine, l'histoire se concentrait sur les six derniers mois de l'arrêt de la ferme. Le lieu s'y prêtait bien, étant resté à l'abandon depuis tout ce temps. Nous avons donc imaginé une trame narrative qui s'appuyait là-dessus, les autres personnages évoluant dans le film en appui à ce fil conducteur.

C'est en écrivant avec Céline qu'est apparue l'histoire de la transmission et d'une histoire familiale. Au début, je me refusais à intégrer Brendan (mon fils qui est installé comme paysan), craignant trop de transmettre avec le métier une sorte de malédiction de faillite, comme une tare de famille ! C'est Céline qui a apporté et suggéré cette dimension de la transmission avec mes enfants.

Au tournage, quand nous avons accueilli ou été voir les autres protagonistes du film, nous avons laissé l'espace pour qu'une parole libre advienne. Les entretiens ont donc aussi ouvert d'autres espaces de narration, en plus de ce à quoi nous nous attendions. C'est là la magie du cinéma documentaire. Il est vrai qu'au-delà de mon histoire se raconte une histoire paysanne sur 3 générations, touchant à la place des femmes, à l'évolution de l'agriculture depuis les années 60 jusqu'au positionnement de jeunes qui s'installent aujourd'hui (que ce soit Brendan ou les jeunes qui ont repris la ferme de Pierre-Yves). C'est au montage que nous avons vraiment pris conscience de la présence possible de cette trame narrative.



Comment avez-vous trouvé cet équilibre entre l'histoire personnelle de Jean-Jacques, que vous racontez en filigrane, et une histoire collective, celle des agriculteurs d'aujourd'hui ?

Céline Dréan : C'est un peu le pari d'un film très intime : partir d'une histoire individuelle pour essayer de parler au plus grand nombre. Mais ces documentaires à la première personne présentent aussi toujours un risque : celui d'un entre-soi, d'une thérapie personnelle ou familiale qui n'intéresserait pas le spectateur, lui donnerait le sentiment d'être impudique ou voyeur. On sait que ces films nécessitent d'avancer sur une ligne de crête entre une dimension trop intime qui peut devenir obscène et une distance trop grande qui empêche de s'identifier. C'est aussi pour cela que Jean-Jacques m'a demandé de travailler avec lui. Il craignait de trop mettre à distance ses émotions, par crainte de cette impudeur. Mais on sait que pour chercher l'universel, c'est-à-dire pour que chacun et chacune puisse être touché, il est intéressant de partager des ressentis profonds. C'est ce que nous avons essayé de chercher.

Dans le film, vous réveillez un monde endormi et faites réémerger des sensations perdues ou oubliées liées à ce métier et à cette maison : le contact des épis de blés dans les champs, les sons dans la chèvrerie, le rire des enfants dans la maison... La lumière, l'atmosphère, la végétation participent à ces impressions. Comment a émergé cette sensualité ?

Jean-Jacques Rault : Lors d'une des nombreuses commissions où le film a été présenté pour obtenir un financement, un lecteur nous a parlé d'un film de fantôme. Je crois qu'il s'agit bien de cela. Dès le début nous avons imaginé qu'il fallait nettoyer cette maison, comme pour y retrouver le passé qui somnolait. Le faire ressortir pour qu'il rencontre le présent, pour qu'il nous rencontre. Gisèle (ma compagne à la ferme), qui est de fait un des personnages principaux, a toujours dit que Scaout ne pouvait être repris, car nous n'avions pas fermé la porte en partant et qu'il nous fallait faire ce travail d'adieu. C'est peut-être cela que porte le film, un dernier nettoyage avant de partir et laisser les fantômes de Scaout en paix, et moi aussi par la même occasion.

Dans le film, j'ai le sentiment que la mise en image de cette sensualité qui va caresser le passé, s'est faite très instinctivement. La scène des blés par exemple : nous avons terminé une session de tournage, c'était l'été et avec Céline nous avons, le temps d'un repas, imaginé aller tourner dans un champ de blé. Il se trouvait que Pierre-Yves (le voisin dans le film) moissonnait ce jour-là. Nous y sommes allés. C'est en tournant, dans une émulation collective avec toute l'équipe, que cette scène a été construite et au final est devenue symbolique du film.

La lumière, le cadre et l'environnement sonore du film ont été questionnés dès l'écriture. Cela s'est traduit dès la première journée de tournage à Scaout, où le chef opérateur Guillaume Kozakiewicz nous a proposé de filmer en 2/35, afin d'apporter

cette dimension « western » qu'offrent la nature et les lieux dans le film. De la même manière nous avons voulu travailler l'éclairage afin de donner ce caractère fantomatique à ce lieu. Le son vient compléter le tableau, des pas sur le sol, les feuilles de lierres qui bruissent...

Pour la musique originale du film, vous avez travaillé avec Krismenn et Laurent Hilaret. Pourquoi vous êtes-vous adressés à ces artistes et quelles indications leur avez-vous données ?

Jean-Jacques Rault : Dès le début je savais qu'il nous fallait une Gwerz pour incarner cette histoire. La Gwerz est un chant traditionnel breton, une complainte nostalgique lancinante. Je connais bien Krismenn et je suis fan des créations qu'il fait en inventant des musiques où se rencontrent les courants actuels comme l'électro et la musique traditionnelle. Christophe est aussi de ce territoire et j'ai toujours senti chez lui cette âme paysanne, il était donc à la bonne place pour comprendre nos envies. Le breton et la Gwerz apportent la dimension de territoire et d'ancrage, l'interprétation électro raconte cette rencontre entre le passé de Scaout et mon présent. Encore une histoire de fantôme !



À PROPOS DE LA RÉALISATRICE



Après des études de lettres et de cinéma, Céline Dréan entame son parcours professionnel à la fin des années 90 en assurant la direction de production de films d'animation et de documentaires pour Vivement Lundi !. C'est en accompagnant des auteurs et autrices qu'elle découvre l'écriture et se lance dans un premier film en 2004. Elle réalise divers documentaires dont *Le Veilleur* (Étoile de la SCAM 2011), *L'Hippodrome* (2017), *Tous nos vœux de bonheur* (2019), *Vingt ans sans ferme* (2022).

En 2012, elle s'essaie aux nouvelles écritures en réalisant le webdocumentaire *Dans les murs de la Casbah* (Prix de l'œuvre multimédia, PriMed - Prix international du documentaire et du reportage méditerranéen 2013, Grand prix Festival du film universitaire pédagogique 2014, MEDEA Award 2014).

Elle aborde ensuite d'autres écritures hybrides mêlant animation et documentaire, à destination du jeune public, notamment avec France Télévisions. Elle écrit et réalise ainsi la web-série ludo-éducative *Dis-moi Dimitri* (Prix animation de la catégorie Professionnels, 1er Africa Web Festival, Abidjan 2014) puis *Oh la vache !* Quelques années plus tard.

Depuis 2017, elle est également scénariste. Après avoir fait ses armes en co-écrivant la mini-série de 4x52' *Échos* pour M6, elle travaille actuellement sur divers projets d'unitaires et de séries en développement.

À PROPOS DU RÉALISATEUR



Jean-Jacques Rault a commencé par travailler la terre, à Mellionec, en Centre-Bretagne. Issu d'une longue lignée de paysans, il se préoccupe naturellement assez vite de syndicalisme agricole et de développement durable.

Laissant de côté son exploitation laitière, sa rencontre avec la cinéaste Manuela Frésil va cristalliser son désir de films. Il intègre alors le DESS réalisation de documentaire de Poitiers, où il réalisera son premier film *Une nuit avec des ramasseurs de volailles*, primé au Festival de Douarnenez en 2005.

Il dépeint ensuite ses anciens collègues paysans dans *Vague à l'âme paysanne* (Etoile de la Scam) puis dans *Mille et une traites* (Prix du documentaire à Filmer le travail). Mettant à nu une parole dense et riche de sens, il propose aussi un portrait d'Edgard Pisani dans *C'est beau la politique, vous savez !*.

De toutes ces rencontres, du terreau fertile de Mellionec – où une bande de copains initie depuis des années des projets tous plus fous les uns que les autres – naîtront en 2007 les Rencontres du film documentaire ainsi que Ty Films, structure associative aujourd'hui en pleine croissance, dans un village d'un peu moins de 500 âmes.

Tous ces chantiers s'entrelacent avec les films que Jean-Jacques continue de développer. *Raconter des histoires, oui, mais comment ? J'ai compris que la dramaturgie, propre à la fiction, pouvait aussi se ranger au service du documentaire et nourrir cette quête paysanne que je mène. Il y avait aussi un récit personnel que je me devais de faire. C'est le travail que j'ai mené avec Céline Dréan dans Vingt ans sans ferme.*

FICHE TECHNIQUE

Durée **80'**

Format de tournage **HD**

Formats de diffusion **DCP, ProRes 422, H264**

Année de copyright **2022**

EQUIPE TECHNIQUE

Réalisateur·trice·s **Céline Dréan, Jean-Jacques Rault**

Image **Guillaume Kozakiewiez, Nedjma Berder, Nicolas Contant**

Son **Edgar Imbault, Corinne Gigon, Vincent Pessogneau**

Monteuse **Agnès Bruckert**

Musique originale **Krismen**

DIFFUSEURS

TVR

Tébéo

TébéSud

SOUTIENS

CNC

Procirep-Angoa

régions Bretagne et Grand Est

Strasbourg Eurométropole

LIEUX DE TOURNAGE

Mellionnec

CONTACT

PRODUCTION

Mille et une films
27 avenue Louis Barthou - 35 000 Rennes
02 23 44 03 59

Emmanuelle Jacq
contact@mille-et-une-films.fr

DISTRIBUTION

distribution@mille-et-une-films.fr